

A F F I R M A T I O N A U T O C H T O N E

Dans les dernières années, les actes d'affirmation et les manifestations artistiques des Premières Nations se sont multipliés. Et tout porte à croire qu'ils iront sans cesse en proliférant. Il n'y a pas si longtemps, on pouvait compter sur les doigts de la main les créateurs autochtones qui œuvraient en arts visuels, en littérature, en théâtre, en cinéma et en musique. Il y avait quelques grands noms : Edward Poitras, Bernard Assiniwi, Yves Sioui Durand, Alanis Obomsawin et le groupe Kashtin ; généralement un ou deux par discipline. Mais depuis le début des années deux mille, le nombre d'artistes et d'événements augmente continuellement, si bien qu'il devient impossible de tout considérer. Qui peut se vanter d'avoir vu les dernières expositions et performances de Rebecca Belmore, de Kent Monkman, d'Eruoma Awashish et d'Émilie Monnet ; d'avoir lu les derniers recueils de Rita Mestokosho, de Joséphine Bacon, de Natasha Kanapé Fontaine et de Marie-Andrée Gill ; d'avoir regardé les films *Rhymes for Young Ghouls*, *Trick or Treaty ?* et *Le dep* ; d'avoir écouté les nouveaux albums de Samian, de Shauit, d'A Tribe Called Red et de Buffy Sainte-Marie ? Pas moi, en tout cas.

En plus de remporter parmi les plus prestigieux prix au Canada (prix Sobey à Nadia Myre en 2014 ; prix Polaris à Tagaq en 2014 et à Buffy Sainte-Marie en 2015), le travail des artistes des Premières Nations profite d'une visibilité grandissante. Des expositions importantes ont eu lieu dans des musées (*Sakahàn* au Musée des beaux-arts du Canada et *Beat Nation* au Musée d'art contemporain de Montréal en 2013), des galeries (*Baliser le territoire* en 2012 et *Storytelling* en 2014 à Art mûr) et diverses institutions (*Akakonhsa' / Fabuleux dédoublements* en 2013 et *Oubliées ou disparues : Akonessen, Zytia, Tina, Marie ou les autres* en 2015 à la maison de la culture Frontenac), mais aussi dans les communautés (Mashteuiatsh, Odanak, Wendake, Kahnawake) et en région (Vaste et Vague à Carleton et les centres d'exposition de Val-d'Or et de Rouyn-Noranda). On peut voir des œuvres d'artistes autochtones à la Manif d'art de Québec, à la Biennale de Montréal, à la Biennale de Venise. Et j'en passe.

Bien des choses se sont produites dans le milieu des arts autochtones depuis la parution du numéro 104 d'*Inter, art actuel*, intitulé « Indiens/Indians/Indios » et piloté par Guy Sioui Durand, au début de 2010. Il y a eu une telle effervescence depuis cinq ans, tant sur le plan de l'art que sur celui du discours médiatique ! Qui aurait pu croire qu'une téléserie autochtone en français comme *Les Sioui-Bacon* et un dessin animé mohawk pour adultes comme *By the Rapids* en seraient présentement, tous les deux, à leur quatrième saison à APTN ? Qui aurait pu deviner que le titre de Madame Univers (à ne pas confondre avec celui de Miss Univers) serait attribué à une Autochtone canadienne, Ashley Callingbull, qui allait par ailleurs oser brandir un chandail sur lequel il était écrit « *Fuck Harper* » durant la dernière campagne électorale ?

Nous avons voulu pour ce dossier mettre l'accent sur la dimension positive de la création, de l'expression et de la résistance des Premières Nations. Depuis le début du mouvement Idle No More, en décembre 2012 et, un peu plus tôt, l'opposition au projet de barrage de la Romaine sur la Côte-Nord, une vaste prise de parole s'est opérée, tant dans la rue que sur le Web. Elle est de plus en plus relayée par les médias, qui ont également beaucoup parlé de la Commission de vérité et réconciliation, sur les pensionnats dans lesquels on envoyait de force les enfants amérindiens. Il semble y avoir un réveil autochtone de la part des sociétés québécoise et canadienne, étant donné une parole portée de plus en plus fortement par les Premières Nations.

Après l'indifférence, le racisme et le mépris, qui n'ont pas disparu, loin de là (les récentes allégations d'abus policiers à l'endroit de femmes autochtones à Val-d'Or les ont rappelés violemment), on voit poindre une réelle écoute, un désir croissant de comprendre et d'échanger. L'affirmation autochtone est de plus en plus entendue. Et l'art y contribue activement. Le mouvement Idle No More consiste en des marches et des manifestations, en des ateliers et des discussions, mais aussi en des poèmes, des performances, des œuvres visuelles, des films et des chansons. Que ce soit en arts visuels, en littérature ou au cinéma, les créateurs autochtones mettent désormais en scène leur propre représentation. Ce ne sont plus des personnages ou des images d'Indiens, mais des Autochtones qui prennent la plume, le clavier, la caméra, pour parler d'eux, pour raconter leurs cultures, leurs blessures et leurs rêves. Des artistes et documentaristes québécois s'emploient également à corriger le tir, à rompre avec le regard colonialiste.

Si l'autoreprésentation est une forme d'affirmation, il en va de même pour l'autodétermination. Les Premières Nations se dotent de plus en plus de leurs propres institutions. Après la compagnie de théâtre Ondinnok, fondée en 1984, et Terres en vues, qui orchestre le festival Présence autochtone depuis 1990, on assiste à la création de nouveaux lieux, comme le café-librairie et éditeur Hannenorak, fondé en 2010, qui mettra sur pied Kwahiatonhk ! Salon du livre des Premières Nations l'année suivante. Le festival de contes et légendes Atalukan a également été fondé en 2011. En 2015 était inauguré l'Espace culturel Ashukan, une boutique dédiée à l'art et à l'artisanat, gérée par des Autochtones dans le Vieux-Montréal, faisant suite à l'exposition *11 nations*. L'année précédente, le Carrefour international des arts et des cultures des peuples autochtones DestiNATIONS voyait le jour, offrant entre autres des cours de langues autochtones. De même apparaissait le regroupement d'artistes de rue Decolonizing Street Art qui lançait un appel à la décolonisation, rappelant aux Montréalais qu'ils se trouvaient en territoire autochtone non cédé.

L'affirmation autochtone est là pour rester. Et elle continuera d'être entendue. ◀

JONATHAN LAMY